LE VERRE EN MAIN.

V.—(*Suite.*)

Parfois, notre amphytrion nous invitait au cabaret où l'on faisait tour à tour honneur aux bouteilles de cidre ou au bonbonnes d'eau de vie. Un vieux, à la figure hâlée, mais bien mis, des bouclettes d'or aux oreilles, et qui avait, lui Français, apris le français á Madrid, nous racontait comment il était allé *aux Amériques* et avait fait fortune à Sagua-la-Grand ; il disait les succès et les déboires des Basques établis à la Plata, leur énergie au travail, l'estime générale qu'ils avaient su conquérir. Puis il priait Mlle Ichtonta, la fille de l'aubergiste, de chanter la chanson des adieux du Basque à sa bien aimée et elle s'exécutait sans cérémonie, mais avec des larmes dans la voix, car les paroles de la chanson étaient presque mot pour mot celles que lui avait adressées son fiancé avant d'aller s'embarquer à Bayonne :

Adieu, ma belle, je m'en vais,
Vois-tu, le matelot m'appelle ;
Ici, les jours sont bien mauvais
Adieu ma belle ! Adieu, ma belle !

Ton père est de tout le pays
Le plus riche propriétaire ;
Il a de grands champs de maïs,
Et moi, je n'ai rien sur la terre.

Mais là-bas dans les pays chauds,
Dans l'Amérique aux vastes plaines,
Chez les Indiens, chez les Gauchos,
On trouve de l'or a mains pleines.

J'y travaillerai nuit et jour,
Ma bien aimée et ton image,
Ton souvenir et ton amour
Me conserveront le courage.